

Michel Nathan

LES VOYAGES PICARESQUES DE PIGAULT-LEBRUN

La vie de Pigault-Lebrun (1753–1835) est un véritable roman de Pigault-Lebrun. Né à Calais en 1753, l'enfant entre au collège chez les Oratoriens, fait du commerce à Londres, enlève la fille de son patron – et elle périt au cours d'une tempête. Son père le fait enfermer grâce à une lettre de cachet. Il s'engage dans la gendarmerie de la reine, s'illustre dans un duel. Son régiment licencié, il refait du commerce, enlève une jeune fille qu'il épouse, devient régisseur de théâtre et (mauvais) comédien. De retour à Calais, il découvre qu'il est officiellement mort. Il s'engage en 1790 dans les dragons, se signale par sa bravoure à Valmy. A Saumur, il est dégoûté par des éleveurs qui volent le gouvernement et il démissionne de l'armée. De 1806 à 1824, il est inspecteur des douanes à Paris. Il renonce au roman en 1820, se passionne pour le magnétisme et l'histoire. Il meurt à Paris en 1835¹.

Pigault-Lebrun a donc voyagé dans plusieurs pays et fréquenté de près les institutions de son époque. Il a vu le monde ecclésiastique, l'armée, le théâtre, la littérature, l'administration.

C'est un auteur proluxe, désinvolte, qui connut de son vivant la gloire et les scandales. Il fit au XIX^e siècle les délices de plusieurs générations de lecteurs², et les milieux bien pensants ont regardé son oeuvre avec méfiance. Au point que presque tous ses romans furent interdits au colportage sous le Second Empire³.

¹ Voir *Vie et aventures de Pigault-Lebrun*, Barba, 1836.

² Un certain nombre d'oeuvres de Pigault-Lebrun ont été publiées chez Barba en 1806. Entre 1822 et 1824, et entre 1837 et 1840, J. N. Barba publie une édition prétendue complète des oeuvres de P. L. en 20 volumes. Sous le Second Empire, les oeuvres complètes de P. L. illustrées par Bertall, ont été publiées dans la *Collection Romans populaires illustrés*. On en trouvera une description chronologique détaillée dans C. Witkowski, *Les Publications illustrées à 20 centimes*, Pauvert, 1981. C'est à cette dernière édition que nous ferons référence. D. Cadot publie jusqu'à la fin du siècle des romans divers de P. L. et *Le Citatour* a fait l'objet d'une réédition récente.

³ Pour ses problèmes avec la censure, voir *Vie et aventures...*, ainsi que C. Witkowski, *Monographie des éditions populaires n° 8: une censure de classe, la commission du colportage*.

Pigault-Lebrun a écrit de très nombreux romans picaresques dans lesquels il raconte plus ou moins des épisodes de sa vie. Mais l'autobiographie romancée n'est pas vraiment son propos. Avant tout, il adore raconter. Raconter des voyages. Raconter pourquoi et comment on raconte des voyages. Pourquoi? Parce qu'il faut bien gagner sa vie et qu'il est romancier professionnel. Comment? En se servant de tous les stratagèmes dont usent les romanciers, en soulignant avec lourdeur et malignité les effets qui sont chers aux lecteurs.

Les romans de Pigault-Lebrun décrivent des lieux réels et des lieux imaginaires. Ce faisant, ils dévoilent certains aspects honteux d'institutions respectées, l'Eglise, l'Armée, l'Académie. En même temps, ils expliquent comment s'écrivent les romans de voyage.

Ces textes retracent généralement la destinée de jeunes gens d'origine modeste qui finissent bien par trouver, après de nombreuses aventures, la sagesse et l'équilibre de la maturité. Construits à la diable, ils se présentent comme des juxtapositions d'épisodes sans grand lien entre eux. La ligne directrice est pratiquement toujours la même. Un jeune garçon (le plus souvent un enfant perdu) est obligé de fuir très tôt son foyer adoptif. Il se cogne à l'existence. Il est recueilli par de braves femmes, rend de menus services autour de lui, observe les petites gens des adultes. Il fuit, pérégrine, grandit, tombe amoureux, est dupé par les femmes et les fripons, dupe à son tour, fait du commerce, s'engage dans l'armée, traverse parfois les mers, se marie, trouve, vers la fin de sa vie, le repos et la sécurité matérielle.

Tel est par exemple le héros du plus scandaleux roman de Pigault-Lebrun, *L'Enfant du Carnaval* (1792). Son père est un capucin crasseux et gourmand. A la fin d'un repas trop copieux, il trébuche. Une servante, Mlle Suzon tente de le retenir. Le moine vomit sur le corsage de Suzon, essuie ses souillures et, ce faisant, se laisse prendre par le démon de la chair: la conception du héros se fait sur la table de la cuisine, dans un plat d'épinards, à Calais, en 1764.

L'enfant est élevé par les capucins. Après de multiples aventures, il se rend à Londres, devient peintre, littérateur. Il tombe amoureux de Juliette qu'il délivre d'un couvent. Sous la Terreur, il risque la guillotine parce qu'un curé devenu révolutionnaire convoite son épouse. Mais Robespierre est renversé et notre héros connaît enfin le bonheur dans la conjugalité.

Autre enfant trouvé, Jérôme, dont on ne connaîtra jamais le père ni les ancêtres. Pigault ne les connaît pas et ne cherche point à inventer car il n'écrit pas de romans! L'enfant est chassé par les bûcherons qui l'ont recueilli.

1852-1881. En 1857, Barba dut retirer de son catalogue *L'Enfant du Carnaval*, *Les Barons de Felsheim*, *Le Garçon sans souci*, *L'Homme à projets*, *M. de Roberville*, *Mon Oncle Thomas*, *La Famille Luceval* etc. Sous le Second Empire, Pigault-Lebrun faisait peur. Il fut donc interdit au colportage.

Javotte, la servante-maîtresse d'un curé l'élève jusqu'au moment où l'évêché, voulant faire le salut de la pécheresse, la place dans un couvent, puis dans une maison honnête. L'enfant de 10 ans cherche Javotte, puis il s'engage dans l'armée, va faire la guerre contre les Autrichiens, se rend à Milan, à Pavie et revient couvert de gloire (*Jérôme* 1804).

Le héros de *Mon Oncle Thomas* (1899) est, lui aussi, un enfant illégitime: c'est le fils d'une prostituée parisienne, Rosalie-la-brune, „qui n'a jamais épousé que le public”. Il est vendu au corps médical qui lui inocule la petite vérole à titre expérimental. Comme on veut lui arracher ses dents, il fuit, devient ramoneur, joueur de fifre, comédien. Plus tard, il lève une armée pour exterminer „les Anglais et les moines”. Il fonde au Chili une cité idéale dont il est bientôt chassé. Capucin puis richissime corsaire, il meurt pendant une bataille navale.

Robert, le héros de *L'Homme à projets* (1819) est d'abord un petit vagabond dont le problème essentiel est de manger. Il s'acoquine avec un couple d'escrocs, vit quelque temps tout seul sur une plage, se rend au Mexique et devient Dieu Inca. Sa supercherie est découverte. Il s'en console par „être Dieu est une sotte chose”. De retour en France il est enfermé à Charenton. Il devient ensuite auteur à succès, présente à l'Académie Française une candidature ridicule, et se marie enfin avec celle qu'il aime.

On le voit, Pigault-Lebrun peut raconter des voyages picaresques dans lesquels les personnages vont d'auberge en auberge et se racontent des histoires truculentes enchâssées les unes dans les autres. Il peut faire traverser la France, l'Autriche et l'Italie par des soldats de la République ou de la Grande Armée. Il peut faire voyager dans le temps ou conduire le lecteur en Amérique du Sud plus propice que la vieille Europe à l'évocation d'espaces utopiques.

Tous les romans sont des itinéraires, des pérégrinations, des parcours. Ils racontent, non pas des crises, des moments de la vie, mais des destinées complètes. Il s'agit moins de romans d'initiation que de romans d'apprentissage. Le héros parvient à la sagesse par l'expérience qu'il acquiert. Cette expérience lui vient de rencontres, de conversations, de fripponneries dont il est dupe. Dans tous les romans, le lecteur apprend, en même temps que le héros que les ecclésiastiques sont des crapules, que l'état militaire est excellent à condition d'en sortir et de ne pas abuser de sa force pour tromper les peuples, que les nobles eurent des ancêtres glorieux mais que le sang s'épuise avec les générations.

Sont ainsi remis à leur place, qui n'est pas toujours mauvaise, tous les grands de ce monde et bien des idées reçues.

Toujours domine l'errance et le regard irrespectueux, méfiant du héros obligé de fuir, une fois de plus, pour sauver sa peau. Car le voyage est quête d'un état honorable et nécessité d'avancer toujours, pour trouver de quoi se nourrir, éviter de se faire voler, battre ou assassiner.

Les héros de Pigault-Lebrun sont des bâtards ou des fils de famille sans fortune. Ils doivent donc travailler. Pour les jeunes gens pauvres de l'époque, il n'y a guère de choix qu'entre le rouge et le noir. Le noir est un état honteux.

Quel que soit le pays qu'il traverse, le héros doit apprendre à se méfier des prêtres. L'anticléricisme est un ressort romanesque fortement exploité. Pigault-Lebrun renoue avec la vieille tradition médiévale et picaresque des nonnes lubriques et des curés débauchés. Toutes les dames ont des bontés pour leur directeur, tous les prêtres exercent sur leur servante le droit de cuissage, seules quelques nonnes vieilles et laides restent fidèles, malgré elles, aux vœux de chasteté. Il s'ensuit des scènes parfois un peu faciles, mais aussi des trouvailles amusantes. Ce sont là des clichés, Pigault le sait, le dit. Mais il ne résiste pas au plaisir de raconter, tant il veut persuader qu'en France comme à l'étranger, le prêtre est toujours le même.

Pigault dépasse parfois la simple gauloiserie pour attaquer les institutions elles-mêmes.

Le noir est un état honteux. Pour un jeune homme pauvre, c'est le rouge qu'il faut choisir. Seul cet état permet de faire des carrières brillantes et honnêtes, de voir le vaste monde. Pigault aime les batailles et les prouesses guerrières. Il présente plusieurs types de militaires: le bretteur brutal qui s'appelle souvent belle-Pointe. Il n'est pas très malin, presque toujours ivrogne et coureur de filles, mais, dans le fond, assez sympathique. Ce type d'homme a existé à toutes les époques et il peut être issu de toutes les classes de la société. Dans *La folie espagnole*, sont contés les exploits de deux chevaliers pauvres du XII^e siècle. Dans *Les Barons de Felsheim* est décrite la dynastie de nobles guerriers saxons vivant au milieu des bois, des montagnes et des ravins. Ferdinand XV a perdu un œil, une jambe et un bras à la guerre mais il a gardé son prestige auprès des dames. Tous les romans picaresques sont ainsi traversés par des maîtres d'armes bourrus, des agents recruteurs, des amateurs de bonne chère, de chair fraîche et de filles d'auberge.

Au dessus de cette soldatesque, beaucoup plus joyeuse que le bas clergé, sont les jeunes officiers issus du peuple comme Robert (*Contes à mon petit-fils*) ou Jérôme qui luttait contre les Autrichiens, se couvrit de gloire à Pavie, à Montebello, à Marengo aux côtés du général Desaix. Colonel puis diplomate, il fit un mariage d'amour avec une jeune fille riche.

Tous les espoirs sont permis à un jeune militaire. L'armée est le salut des garçons du peuple. La voie royale pour réussir et connaître le monde. Mais Pigault reste lucide. Il ne chante pas toujours les louanges de la Grande Armée. Il ne prend pas non plus tous les soldats de la République pour des saints. Nombre d'entre eux sont de vrais patriotes, mais il en est qui vivent de rapines et volent le gouvernement. Le rouge est un état plus acceptable que le noir,

mais ce n'est en général qu'un moment de la destinée des héros car aucun ne peut rester dans un corps constitué, quel qu'il soit. Toute institution engendre ses abus, ses escroqueries et ses monstruosité. Il est dans le destin des héros d'en partir.

Si Pigault aime les militaires et les hauts faits, il n'apprécie ni les guerres saintes ni les guerres de conquête. Avec indignation ou sur un ton sarcastique, il démystifie les croisades, „pieuses extravagances” qui furent entreprises par des „goujats faméliques” avec la bénédiction de „papes gâteux”. Le libertinage des croisés est révoltant. Le héros de *La Folie espagnole* est très déçu par son expérience: „il avait cru faire la guerre au chevalier et les chrétiens se conduisaient en bouchers”.

De même qu'il refuse toute dimension épique aux guerres de religion, Pigault-Lebrun refuse les légendes héroïques des explorateurs du Nouveau Monde. La conquête du Mexique est un moment scandaleux de l'histoire universelle. Les Espagnols ne furent que de piteux massacreurs assoiffés d'or. Pigault invente des ancêtres à Cortez et à Pizarre: un certain capitaine surnommé „Diego le dévirgineur” et des demoiselles dévergondées. Dans un étrange récit intitulé *Théodore* (1800), il retrace les souffrances des Péruviens et conduit ses lecteurs à un bien étrange voyage dans l'espace et dans le temps.

Sous Louis XIV, un jeune malouin, qui s'est engagé dans la marine, est fait prisonnier à Lima par les Espagnols. Il s'évade et se réfugie chez les Péruviens qui ont fui les persécutions espagnoles et réussi à constituer une petite colonie idéale. Là, „l'or, croûte inutile a été remplacée par la patate et le maïs”. Le héros tombe amoureux d'une jeune prêtresse. Tous deux vont être exécutés, l'une parce qu'elle a rompu ses vœux, l'autre parce qu'il représente la cupidité des Européens.

On raconte longuement au cours du procès les monstruosité commises par les soldats espagnols. Finalement la sagesse prévaut. On trouve injuste de confondre les Européens avec les brigands colonisateurs. Théodore, libéré, réussit à repousser une attaque espagnole. Il devient roi et peut épouser la prêtresse puisque, dans cette colonie exemplaire, il est possible de renoncer à ses vœux.

Lorsque Pigault rêve d'espaces utopiques, il est plus proche de la tradition du conte philosophique qui donne des leçons de tolérance que du récit d'exploration. On ne voyage avec Pigault que dans le but de mieux comprendre le fonctionnement des institutions. L'exotisme reste toujours très mesuré.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que les héros de Pigault-Lebrun, sauf lorsqu'ils s'enflamment de patriotisme, ne choisissent pas un état par vocation.

On est prêtre par paresse, militaire parce qu'on s'est fait offrir un régiment ou qu'on a été engagé par un agent recruteur. Il en est de même pour les autres

états qui ont leurs avantages et leurs ridicules qu'on soit roi ou comédien⁴ et il arrive qu'on soit l'un et l'autre. Le héros est essentiellement un voyageur. Il ne peut rester à la même place longtemps. On l'en chasse ou il s'y ennuie⁵. Ce que l'on a acquis, même dangereusement, à la longue lasse ou se perd. Le bonheur ne saurait donc être qu'un état précaire, entre l'inquiétude et l'ennui lorsqu'on est jeune. Une résignation douillette aux délices de la rente et de la conjugalité lorsqu'on est plus âgé. Il se dégage de tout cela une sagesse un peu amère mais de courte durée et de toute façon balayée par les digressions et la passion du quotidien. Le quotidien dont Pigault restitue non la banalité mais l'inépuisable pittoresque.

On ne doit pas se faire une fausse idée des romans de Pigault-Lebrun. Y règnent l'allegresse intense et le bonheur de vivre caractéristiques du roman picaresque. La ligne directrice, un peu floue, le but du voyage, restent assez secondaires.

Dominent les scènes truculentes qui, pour être faciles, n'en sont pas moins drôles. Les voyages sont ponctués de gags, d'aventures cocasses. Tout le monde court, toujours, partout. On ne laisse de s'agiter et l'on est incapable de se taire. Le parcours est une succession de saynètes de comédies farcesques.

Au cours d'un repas, un homme fait du genou au tréteau et non à celle qu'il aime: voilà la table qui s'écroule!

Un ermite escroc est démasqué. Il fuit en renversant crucifix, rosaire et tête de mort!

Un enfant de dix ans boit du vin pour la première fois de sa vie. Il titube de joie au bord du chemin. Passe une jeune fille montée sur un âne. Elle le bouscule et voilà notre héros dans la boue!

Le jour de la distribution des prix, le curé a perdu son étole. Un enfant la retrouve, au fond du lit d'une servante!

Des couturières se disputent autour d'une robe des mariés qui doit être achevée dans quelques heures. Elles la mettent en pièces tandis qu'un garnement leur renverse un pot de miel sur la tête!

Les mariages se marchandent comme des poulardes. Parfois la mariée est dans un état de grossesse si avancé qu'il n'y a ni repas ni bénédiction du lit!

⁴ Pigault-Lebrun, régisseur du théâtre, mauvais comédien à ce qu'on dit, auteur à succès ne pouvait manquer de souligner les ridicules de l'état d'écrivain ou d'acteur. Il se moque donc copieusement de l'Opéra, de l'Académie, des auteurs et des libraires. Jamais cependant de vraies critiques de fond, mais des péripéties picaresques. Voir en particulier *La Famille Luceval*, (Adolphe jeune homme riche et excentrique joue des tragédies grecques), *L'Homme à projets* (qui se présente à l'Académie française), *Fanchette et Honorine* (à l'Académie, on se jette des oranges, une dame perd sa perruque), *Les Spectacles*.

⁵ Voir *L'Athéisme en amour* (1819): au cours d'un jeu en forme de procès, le narrateur convainc l'assistance que l'amour n'est pas une passion mais un désir. Il est acquitté, ayant réussi à prouver que ces dames aiment moins leur mari qu'autrefois. Voir également *Fanchette et Honorine*, p. 31.

Pour retrouver sa virilité, un vieux baron boit du vin de truffe, il est si excité qu'il trousse sa vieille cuisinière.

L'enfant du carnaval veut enlever la mère de son fils enfermée dans un couvent. Il se fait aider par une servante qui devient sa maîtresse et délivre, par erreur, une autre fille-mère!

Les voyageurs vont d'auberge en auberge. Dans l'une d'elles il n'y a plus d'oeufs. Des poules traversent la salle. On les enferme sous des chaudrons. On les oublie. La nuit, on pousse des cris de terreur en voyant les chaudrons marcher!

C'est par de telles digressions que Pigault-Lebrun fait voyager son lecteur dans la nébuleuse des questions sans réponse. Il rejoint ainsi la lignée des collectionneurs d'anecdotes, de spécialistes du regard inverse, de ceux qui se servent de leur prodigieuse érudition pour dire la relativité de la coutume. Ces inventaires de faits troublants, ces rétrospectives historiques qui montrent que, selon les âges, on brûle ce qu'on a adoré pour le porter aux nues plus tard, ces avalanches d'aventures galantes, ces listes ironiques ou indignées des méfaits des grands de ce monde et des corps constitués, ces dérives de l'écriture, lorsque le narrateur conte pour le plaisir de conter, pourraient avoir leur place dans un essai⁶.

Mais Pigault-Lebrun, contrairement à celui qui le lit, a besoin d'écrire pour vivre. Il doit donc faire des romans⁷. Il doit se plier aux goûts du public qui vont d'ailleurs dans son sens. Mais, s'il cède à la facilité sans se faire trop de violences, l'amertume pointe parfois. Il faut toujours qu'il fasse rire. Après avoir tenté d'offrir au public qui le boude un livre plein de délicatesse, *Angélique et Jeanneton*, Pigault dut en revenir, pour ne pas ruiner son éditeur, à sa manière truculente. Il publie son récit le plus obscène, le plus anticlérique, le plus décousu: *La folie espagnole* et se paie le luxe d'écrire, lorsque tout est fini, dans un „nota bene”:

Adieu, mon cher lecteur, adieu jusqu'au revoir. Vous êtes mécontent peut-être et vous vous écriez en jetant le livre: Quelles misères! Quel fatras! Eh parbleu! soyez donc d'accord avec vous même. Je vous ai humblement offert *Angélique et Jeanneton*, petit ouvrage d'un genre tout à fait opposé: vous n'avez daigné l'acheter ni le lire. Mon libraire s'est plaint amèrement, et je crois qu'il faut écrire pour tout le monde. Je suis certain que tout le monde entendra cet ouvrage-ci, depuis le fournisseur jusqu'à sa cuisinière.

⁶ Pigault-Lebrun a publié un certain nombre de textes assez courts, une ou deux pages parfois, dans lesquels, en moraliste, il se moque des travers de son temps. C'est en général un misanthrope qui parle ou un étranger qui s'étonne. Voir en particulier *Un grain de philosophie* et les *Lettres d'un Illinois à un de ses compatriotes*.

⁷ „O vous, qui êtes assez heureux pour être désœuvré, et à qui le sort, impitoyable pour tant d'autres, permet d'acheter et de lire les fadaïses d'autrui, au lieu de vous condamner à en faire pour votre propre compte; ô vous, qui que vous soyez, frémissez mon ami!” (*Mon Oncle Thomas*, p. 4).

De tels moments d'amertume sont rares. Le plus souvent le conteur est d'excellente humeur. Il avoue franchement, après de longues digressions qu'il ne sait plus où il en est. Ainsi dans *Jérôme*, après quelques propos sur les signes:

Où en étais-je donc? J'ai la manie des digressions, et cela ne mène qu'à s'écarter de son sujet car bien sûrement, mes observations ne guériront personne. J'en étais [...] j'en étais [...] ah! [...] ah! tout le monde avait soupé, et moi aussi

Pigault-Lebroun ne se fait aucune illusion sur ce qu'est le roman: c'est „un ramas d'événements imaginaires, qui amusent ou ennuiant et qu'on oublie après les avoir lus" (*Mon Oncle Thomas*). Il donne, comme tous les grands maîtres, les règles du jeu et, loin de cacher facilités et ficelles, il les expose, ce qui ne l'empêche pas de continuer.

Comme Lesage dans *Gil Blas*, comme Marivaux dans *La Vie de Marianne*, Diderot dans *Jacques le Fataliste*, Pigault-Lebrun adore souligner les conventions romanesques. Il multiplie les réticences, les coquetteries, les clins d'oeil. L'art du roman ne consiste pas à masquer l'illusion romanesque mais au contraire à montrer les artifices:

Vous voyez que l'héroïne de ces deux dernières parties n'est pas encore parfaite. J'étais bien le maître de la rendre telle; mais il n'y a de perfections que dans les romans, et vous savez que je n'en fais pas.

Mauvais genre! mauvais genre! Il faut cacher le livre s'il est un peu gaillard, il faut se damner s'il est philosophique; il faut s'ennuyer s'il n'est ni l'un ni l'autre. Pas de romans, messieurs, pas de romans (*La famille Luceval*, p. 62).

J'avoue que je pourrais, comme un autre, préparer de loin et filer une reconnaissance bien pathétique, bien prévue, bien ennuyeuse, mais je suis historien et non romancier. Ainsi, ne comptez que sur des événements fort simples, et si le goût du merveilleux vous domine, jetez le livre et prenez l'Apocalypse.

S'instaurent donc, entre l'auteur et son lecteur „bénévole ou malivole" (on reconnaît une expression chère à Stendhal) une délicieuse complicité fondée sur la passion romanesque et à ses dépens⁸.

⁸ On retrouve l'expression dans *M. Botte*: „Eh bien, lecteur malivole, que dites-vous de M. Botte?" (p. 70). Quant aux interventions de l'auteur et du lecteur dans le récit, elles abondent. Ainsi: „Un moment donc, monsieur l'auteur, vous ne tarissez pas sur le chapitre des femmes" (*La Famille Luceval*, p. 63); „Un moment donc, Pigault! Un moment [...] Savez vous que tout cela n'est pas très vraisemblable. Bah, bah! Vous lisez ceci comme vous feriez un roman, sautant des paragraphes, des pages, et donnant peu d'attention au reste" (*L'Homme à projets*, p. 46). „O vous qui dédaignez les fadaïses, mais qui lisez avec attention et par conséquent avec fruit, les ouvrages instructifs, tels que celui-ci par exemple [...]" (*Mon Oncle Thomas*, p. 14); „Ah ça! monsieur le lecteur ou madame la lectrice, n'êtes-vous pas aussi las de lire que moi de conter?" (*Une Macédoine*, p. 64).

Le lecteur fatigué est censé interrompre le narrateur et celui-ci s'en tire par d'amusantes pirouettes, comme celle qui termine *La Famille Luceval*. Le voyage, cette fois, se poursuit jusqu'en l'autre monde:

Tous les braves gens avec qui je viens de vous mettre en relation moururent les uns après les autres. C'est malheureux, j'en suis fâché comme vous; mais qu'y faire? Consolez-vous comme moi, en pensant qu'après la consommation des siècles, nous les retrouverons dans la vallée de Josephat, ce qui est infaillible.

Et comme nous aurons là tous nos organes, ce qui est encore incontestable, et que je conserverai encore la manie de conter, puisque je serai absolument le même, je vous ferai l'histoire du fils de Caroline, qui pourra vous amuser quand vous serez las de jouer de la trompette; car, quoi qu'on en dise, jouer de la trompette pendant toute une éternité, et sans reprendre haleine, c'est bien long.

Les romans de Pigault-Lebrun sont écrits à la demande, selon les désirs des lecteurs, pour „le fournisseur et sa cuisinière”. Ils sont composés pour de l'argent, d'après des recettes éprouvées, toujours les mêmes. Le genre n'est pas sérieux. C'est un moyen de gagner sa vie tout en racontant des histoires sans renoncer pour autant à ses idées. Il faut instruire les masses, les mettre en garde contre les fripons, les institutions, les préjugés. Pigault le dit, au détour d'un conte, mais sans considérer le roman comme une arme idéologique. Pas une seule fois, il ne donne au genre des lettres de noblesse. Il se veut conteur vulgaire.

Le roman est un art de vivre et de voyager dans l'espace et dans le temps, dans le monde des réflexions subtiles et des idées reçues.

Des voyages picaresques de Pigault-Lebrun, parfaitement désordonnés obéissent à l'esthétique des vrais humanistes qui préfèrent aux dissertations méthodiques, raides et rigoureuses, le mouvement même de la vie, les pensées, les maximes, les entretiens, les conversations. C'est la démarche de ceux qui collectionnent, s'égarent, juxtaposent et vagabondent. Intransigeants sur les principes fondamentaux: le refus de la force oppressive, la passion pour la liberté et le bonheur de vivre, ils sont aussi d'une tolérance absolue, ouverts aux usages et aux coutumes singulières, friands d'anecdotes et de rencontres de hasard qui bouleversent les certitudes et rabattent les caquets.

Université Lumière – Lyon II
France

Michel Nathan

PODRÓŻE ŁOTRZYKOWSKIE PIGAULT-LEBRUNA

Artykuł poświęcony jest przeglądowi powieści Pigault-Lebruna, których większość osnuta jest wokół motywu podróży łotrzykowskiej. Nie ma w tym nic dziwnego, bowiem własne życie autora, bujne i awanturnicze, dostarczyło mu materiału do podjętej w późniejszym okresie pracy pisarskiej. Bohaterami jego powieści są na ogół młodzi ludzie skromnego pochodzenia, z różnych

powodów zmuszeni do porzucenia domowych pieleszy i wędrówki po świecie, która pozwala im w dojrzałym wieku osiągnąć spokój i rozagę. Ich podróże, choć pełne barwnych i interesujących samych w sobie przygód, są jednocześnie okazją do ukazania prawdziwego oblicza świata, a zwłaszcza dwóch obrosłych mitami instytucji, tj. Kościoła i armii, i zdemaskowania tkwiącego w nich zła. Demaskatorski charakter powieści nie kłóci się jednak z dużym ładunkiem komizmu, bo śmiech też może pobudzić czytelnika do refleksji, podobnie zresztą jak dygresje podkreślające względność norm i obyczajów.